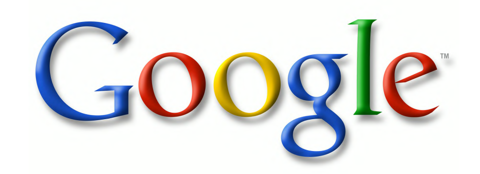
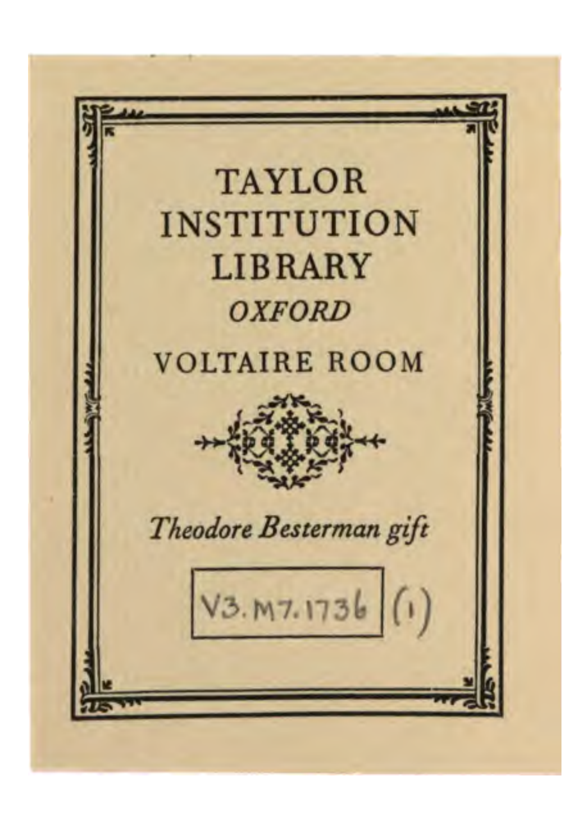




LA MORT DE CESAR,

TRAGEDIE

PAR

M. DE VOLTAIRE.

Le prix eſt de vingt quatre Sols.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez JE. FR. JOSSE, Libr. Impr. ordinaire de S. M. C. la Reine d'Eſpagne IIᵉ Douairiere à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC. XXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



ACTEURS.

JULE-CESAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Consul.

JUNIUS-BRUTUS, Préteur.

CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, DOLABELLA, CASCA,	Sénateurs.

LES ROMAINS.

LICTEURS.

La Scene est à Rome au Capitole.



LA MORT DE CESAR,

TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CESAR, tu vas régner, voici le jour auguste
Où le Peuple Romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnoître en toi,

Son vainqueur, ſon apui, ſon vengeur, & ſon Roi.
Antoine, tu le ſais, ne connoît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi, la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des Humains,
Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadême,
Plus grand de te ſervir, que de regner moi-même.
Quoi ! tu ne me réponds que par de longs ſoûpirs !
Ta grandeur fait ma joye, & fait tes déplaiſirs !
Roi de Rome & du Monde, eſt ce à toi de te plaindre ?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur ?

CESAR.

L'amitié. Cher Antoine, il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le Deſtin m'ordonne
De porter nos Drapeaux aux Champs de Babylone.
Je pars, & vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus, & du Peuple Romain.
L'Aigle des Légions que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les Mers du Boſphore,
Et mes braves Soldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du Bandeau Royal.
Peut-être avec raiſon Céſar peut entreprendre
D'attaquer un Païs qu'a ſoûmis Alexandre.
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains

Va-

Valent bien ces Perſans ſubjugués par ſes mains.
J'oſe au moins le penſer, & ton ami ſe flate
Que le Vainqueur du Rhin, peut l'être de l'Euphrate :
Mais cet eſpoir m'anime & ne m'aveugle pas,
Le Sort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas:
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée,
Il peut quitter Céſar, ayant trahi Pompée.
La valeur fait beaucoup: mais dans les grands combats,
Du triomphe à la chûte, il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu quarante années;
Du Monde entre mes mains, j'ai vû les deſtinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque évenement
Le deſtin des Etats dépendoit d'un moment.
Quoiqu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre;
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu' Antoine à mes Enfans ſoit pour jamais lié:
Que Rome par mes mains défenduë & conquiſe,
Que la Terre à mes Fils, comme à toi ſoit ſoûmiſe,
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang, & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté derniere,
Antoine, à mes Enfans il faut ſervir de Pere.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,

De la foi des humains sacrés, & vains garans,
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les Autels des Lieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déja pour Antoine une assez dure Loi,
Que tu cherches la Guerre & le trépas sans moi,
Et que ton interêt m'attache à l'Italie,
Quand la Gloire t'apelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage;
César, que me dis-tu de tes Fils, de partage?
Tu n'as de Fils qu' Octave; & nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta Maison.

CESAR.

Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en secret se consume.
Octave n'est mon sang, qu'à la faveur des Loix;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
Le Destin, (dois-je dire, ou propice, ou févere?)
D'un véritable Fils en effet m'a fait Pere,
D'un Fils que je chéris, mais qui pour mon malheur
A sucé pour son Pere une invincible horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet Enfant? Quel ingrat peut-il être

Si

Si peu digne du Sang dont les Dieux l'ont fait naître?

CESAR.

Ecoute: Tu connois ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques Loix ce Défenseur austere,
Ce rigide Ennemi du Pouvoir arbitraire,
Qui toûjours contre moi, les armes à la main,
De tous mes Ennemis a suivi le Destin,
Qui fut mon Prisonnier aux Champs de Thessalie,
A qui j'ai, malgré lui, sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers Ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il se pourroit.....

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la Sœur de Caton! la fiere Servilie!

CESAR.

Par un hymen secret, elle me fut unie.
Ce farouche Caton dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux, passer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce second hymenée,
De son nouvel Epoux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel! étoit-il réservé!
Mais lis, tu sauras tout par cet Ecrit funeste.

ANTOINE. *Il lit.*

„ César, je vais mourir. La colere céleste
„ Va finir à la fois ma vie & mon amour.
„ Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
„ Adieu. Puisse ce Fils éprouver pour son Pere
„ L'amitié qu'en mourant te conservoit sa mere!

SERVILIE.

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique Loi,
César, te donne un Fils si peu semblable à toi!

CESAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flate en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême.
Soit qu'étant homme & Pere, un charme séducteur
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur:
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma Patrie
Me parle malgré moi, contre ma Tyrannie,
Et que la Liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'Etre,
S'il est Fils de César, il doit haïr un Maître.
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans,

J'ai

J'ai détésté Silla, j'ai haï les Tyrans.
J'eusse été Citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Tout homme à son état doit plier son courage.
Brutus tiendra bien-tôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né;
Crois-moi, le Diadême à son front destiné
Adoucira dans lui sa rudesse importune.
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'interêt, tout me rendra mon Fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connois sa fermeté farouche:
La Secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette Secte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les Esprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la Nature irritée,
Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
Ces préjugez affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton ce malheureux Stoïque,
Ce Heros forcené, la victime d'Utique,

Qui

Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié.
Préfera la mort même à la tendre amitié :
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me percer !
Que m'as-tu dit !

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en desespere.

CESAR.

Quoi, sa haine !.....

ANTOINE.

Crois-moi.

CESAR.

N'importe ; je suis Pere.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands Ennemis,
Je veux me faire aimer de Rome & de mon Fils,
Et conquerant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la Terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,

Dompte

Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis ſon courage:
Prépare par degrés cette vertu ſauvage,
Au ſecret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'eſperance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CESAR, les Sénateurs attendent audiance,
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-tems.... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.

Que je lis ſur leur front de dépit & de haine!

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. LICTEURS.

CESAR. *assis*

VENE's dignes soûtiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Cesar. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Decime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le Ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le Trône de Cyrus,
Satisfaire en tombant, aux Manes de Crassus.
Il est tems d'ajoûter par le droit de la Guerre.
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la Terre.
Tout est prêt, tout prévû pour ce vaste dessein.
L'Euphrate attend César, & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie,
Antoine retiendra la Gaule & l' Italie,
De la Mer Atlantique, & des bords du Betis,
Cimber gouvernera les Rois assujettis:
Je donne à Decimus la Grece, & la Lycie,

A

A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des Nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre,
De Rome & des Humains, je dois être l'arbitre.
Silla fut honoré du nom de Dictateur,
Marius fut Consul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier, & c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'Univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la Terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la Guerre;
Qu'un Roi seul peut les vaincre, & leur donner la Loi:
César va l'entreprendre, & César n'est pas Roi.
Il n'est qu'un Citoyen fameux par ses services,
Qui peut du Peuple encore essuyer les caprices:
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir,
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER.

César, il faut parler. Ces Sceptres, ces Couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'Univers que tu donnes,
Seroient aux yeux du Peuple, & du Sénat jaloux,
Un outrage a l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Silla, ni Carbon, ni Pompée,

Dans

Dans leur autorité ſur le Peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté....

CESAR.

Qu'oſes tu demander, Cimber ?

CIMBER.

La Liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avois promiſe, & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;
Et je croyois toucher à ce moment heureux
Où le Vainqueur du Monde alloit combler nos vœux:
Fumante de ſon ſang, captive & déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſoit conſolée.
Avant que d'être à toi, nous ſommes ſes Enfans;
Je ſonge à ton pouvoir, mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand, mais que Rome ſoit libre.
Dieux! Maîtreſſe de l'Inde, Eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'Univers,
Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle eſt aux fers?

Qu'im-

Qu'importe à ma Patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux Esclaves?
Les Persans ne sont point nos plus fiers Ennemis;
Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.

CESAR.

Et toi Brutus aussi?

ANTOINE *à César.*

Tu connois leur audace:
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

CESAR.

Ainsi vous voulez donc par vos témérités,
Tenter ma patience, & lasser mes bontes?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'epée,
Rempans sous Marius, Esclaves de Pompée,
Vous qui ne respirez, qu'autant que mon courroux
Retenu trop long-tems s'est arrêté sur vous,
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Silla garderiez le silence,
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse a se venger,
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome & de Patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur,
Et ces grands sentimens devant votre Vainqueur.
Il les falloit avoir aux Plaines de Pharsale:

La fortune entre nous devient trop inégale;
Si vous n'avez ſû vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir:
Nul ne m'en deſavoue; & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir;
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colere aucun de nous n'échape:
Commence ici par moi. Si tu veux regner, frape.

CESAR.

Ecoute... & vous ſortez*. Brutus m'oſe offenſer!
Mais ſais tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, Cêſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe là du Sénat l'indiſcrette furie.
Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me deſarmer,
Demeure. C'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe.
Si tu n'ès qu'un Tyran, j'abhorre ta tendreſſe;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il ne'eſt plus Romain, & qu'il demande un Roi.

* *Les Sénateurs ſortent.*

SCENE

SCENE IV.

CESAR. ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la Nature
Puisse amollir une ame, & si fiere, & si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pese à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour,
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour Fils.

CESAR.

Je ne le puis; je l'aime.

ANTOINE.

Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du Diademe:
Descends donc de ce rang, où je te vois monté,
La bonté convient mal à ton autorité,
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes Loix, & Cassius t'outrage!
Quoi Cimber! Quoi Cinna! ces obscurs Sénateurs
Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent!

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent,
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug, que je leur veux donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Silla les eût punis.

CESAR.

Silla fut un Barbare,
Il n'a ſû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſoient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices :
Il en étoit l'effroi : j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le Peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour ;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa foible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flater encor ce Tigre, à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes Rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudroit être craint : c'eſt ainſi que l'on régne.

CE-

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats, que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le Peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le Peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté:
Vois ce Temple que Rome éleve à ma Clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en éleve un autre à la Vengeance:
Crains des cœurs ulcérés, nourris de deſeſpoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius allarmé prévoit qu'en ce jour même,
Ma main doit ſur ton front mettre le Diadême:
Déja même à tes yeux on oſe en murmurer:
Des plus impétueux tu devrois t'aſſurer;
A prévenir leurs coups, daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurois punis ſi je les pouvois craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſais combattre, vaincre, & ne ſais point punir.
Allons, & n'ecoutant ni ſoupçons ni vengeance,
Sur l'Univers ſoumis, régnons ſans violence.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS. ANTOINE. DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu, que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſur-tout ſa puiſſance,
Méritoient plus d'égards, & plus de complaiſance.
A lui parler du moins vous pourriés conſentir.
Vous ne connoiſſés pas qui vous oſés haïr,
Et vous en frémiriés, ſi vous pouviés apprendre. . . .

BRUTUS.

Ah! j'en frémis déja, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper ſans moi, ſous la main qui vous brave.
Je ſais tous vos deſſeins, vous brûlès d'être Eſclave.
Vous voulés un Monarque, & vous êtes Romain!

AN-

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain :
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un Héros, mais tu n'ès qu'un Barbare,
Et ton farouche orgueil que rien ne peut fléchir
Embraſſa la vertu pour la faire haïr.

SCENE III.

BRUTUS.

QUELLE baſſeſſe, ô Ciel ! & quelle ignominie !
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte Patrie !
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Decius,
Et toi, Vengeur des Loix, toi mon ſang, toi Brutus,
Quels reſtes, juſtes Dieux, de la grandeur Romaine !
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vus périr, vous immortels courages,
Héros, dont, en pleurant, j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi divin Caton,
Toi dernier des Heros du ſang de Scipion :
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brilloient vos ames immortelles ;
Vous vivez dans Brutus, vouz mettez dans mon ſein,

Tout l'honneur qu'un Tiran ravit au nom Romain.
Que vois-je, Grand Pompée, au pied de ta Statue?
Quel Billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vue?
Liſons*: *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers!*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toujours ouverts.
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre Billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
Céſar! tremble Tiran: voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus. Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſéres ſans Maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un Vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du ſang.... Rome ſera contente.

* *Il prend le Billet.*

SCENE III.

BRUTUS. CASSIUS. CINNA. CASCA. DECIMUS. Suite.

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la derniere fois,
Amis, il faut tomber ſous les débris des Loix.
De Céſar deſormais je n'attens plus de grace

Il

Il ſait mes ſentimens, il connoît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes Amis, il n'eſt plus de Patrie,
Plus d'Honneur, plus de Loix, Rome eſt anéantie.
De l'Univers & d'elle, il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens Ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépoüilles des Rois, ce Sceptre de la Terre,
Six cens ans de vertus, de travaux & de Guerre:
Céſar jouït de tout, & dévore le fruit,
Que ſix Siècles de Gloire à peine avoient produit.
Ah Brutus! ès-tu né pour ſervir ſous un Maître?
Ta liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient fraper mes eſprits!

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil Peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu? .... Mais quoi le bruit redouble.



SCENE IV.

BRUTUS. CASSIUS. CIMBER. DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, eſt-ce toi ? Parle, quel eſt ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t'on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t'on fait ? Qu'as-tu vu ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Céſar étoit au Temple ; & cette fiere Idole
Sembloit étre le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt là qu'il annonçoit ſon ſuperbe deſſein
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de Foudre de la Guerre,
De Vengeur des Romains, de Vainqueur de la Terre.
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil impudent
Vouloit un autre titre, & n'étoit pas content.
Enfin parmi ces cris & ces chants d'allegreſſe
Du Peuple qui l'entoure, Antoine fend la preſſe :
Il entre ; ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la Couronne, & le Sceptre à la main,
On ſe taît : on frémit ; lui, ſans que rien l'etonne,

Sur

Sur le front de César attache la Couronne;
Et soudain devant lui se mettant à genoux,
César régne, dit-il, sur la Terre, & sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlissent,
De leurs cris douloureux les voutes retentissent.
J'ai vu des Citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte, & pleurer de douleur.
César qui cependant lisoit sur leur visage
De l'indignation l'eclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-tems étudiés,
Jette & Sceptre & Couronne, & les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proye
Au fol enyvrement d'une indiscrette joye.
Antoine est allarmé : César feint, & rougit.
Plus il céle son trouble, & plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime:
Il affecte à regret un refus magnanime;
Mais malgré ses efforts, il frémissoit tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir sa colere,
Il sort du Capitole avec un front sévere.
Il veut que dans une heure, on s'assemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'Etat.
De ce Sénat sacré la moitié corrompue
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue,
Plus lâche que ce Peuple, à qui dans son malheur

Le

Le nom de Roi du moins fait encor quelque horreur.
Céſar déja trop Roi, veut encor la Couronne:
Le Peuple la refuſe, & le Sénat la donne;
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir; finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flaté ma Patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidelle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos Dieux! Pompée & Scipion,
Il eſt tems de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple:
C'eſt nous, braves Amis, que l'Univers contemple.
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avoit cru, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant, il eût perdu la vie.
Mais il tourna ſur ſoy ſes innocentes mains,
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

CAS-

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel desespoir?

BRUTUS.

Montrant le Billet.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale aproche.

Dans une heure un Tiran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans un heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnois à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des Tirans, & digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avois dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur.
C'est-là ce qu'attendoient ma haine & ma colere
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands;
Ton nom seul est l'Arrest de la mort des Tirans.

Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la Terre,
Vengeons ce Capitole au défaut du Tonnerre.
Toi, Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés
Avés-vous une autre ame, & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous pensons comme toi: nous méprisons la vie:
Nous détestons César: nous aimons la Patrie:
Nous la vengerons tous: Brutus & Cassius,
De quiconque est Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés Juges de l'Etat, nés les Vengeurs du crime,
C'est soufrir trop long-temps la main qui nous opprime;
Et quand sur un Tiran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la Patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron qui d'un Traître a puni l'insolence,
Ne sert la Liberté que par son éloquence;
Hardi dans le Sénat, foible dans le danger

Fait

Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'Orateur, qui charme ſa Patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le Tiran doit ſe rendre.
Là, je le punirai: là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le Peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens Satellites
Par-tout du Capitole occupent les limites.
Ce Peuple mou, volage & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes Amis, paroît inévitable:
Mais qu'une telle mort eſt noble & deſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands!
De voir couler ſon ſang dans le ſang des Tirans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa derniere heure!
Mourons, braves Amis, pourvû que Céſar meure,
Et que la Liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plùs, courons au Capitole;
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.

Ne

Ne craignons rien du Peuple, il semble encor douter :
Mais si l'Idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurés donc avec moi, jurés sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les Mânes sacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les Champs d'Afrique ont fini leurs destins ;
Jurés par tous les Dieux, Vengeurs de la Patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes Amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner ;
Fussent nos propres Fils, nos Freres, ou nos Peres ;
S'ils sont Tirans, Brutus, il sont nos Adversaires ;
Un vrai Républicain n'a pour Pere & pour Fils,
Que la Vertu, les Dieux, les Loix & son Païs.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un pour l'autre ;
Le salut & l'Etat nous a rendus Parens,
Scellons notre union du sang de nos Tirans.

Il s'avance vers la Statue de Pompée.

Nous

Nous le jurons par vous, Héros, dont les Images,
A ce preſſant devoir excitent nos courages.
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrès genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous, c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR. BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'eſt ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu malheureux?

BRUTUS.

Loin de la Tirannie.

CESAR.

Licteurs qu'on le retienne.

BRUTUS.

Acheve, & prens ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colere en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fiere ingratitude

Se

Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins.
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colere.

BRUTUS.

Ils parloient en Romains, César, & leurs avis,
Si les Dieux t'inspiroient, seroient encor suivis.

CESAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre:
De mon rang avec toi, je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le Monde ravagé:
Le sang des Nations: ton Païs saccagé:
Ton pouvoir: tes vertus qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un apas, pour tromper l'Univers.

CESAR.

Ah! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen superbe à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,

Eût

Eût laissé respirer la liberté Romaine ?
Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruine.
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui présente la Lettre de Servilie.*

La Nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connois le sang que tu m'opposes,
Vois qui tu peux haïr, & poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lu ? Me trompés vous mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon Fils !

BRUTUS.

Lui, mon Pere ! Grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat ! Quel silence farouche !
Que dis-je ? Quels sanglots échapent de ta bouche ?

Mon Fils . . . . Quoi, je te tiens muet entre mes bras ?
La Nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

BRUTUS.

O ſort épouventable, & qui me deſeſpere !
O ſermens ! ô Patrie ! ô Rome, toujours chere !
Céſar ! . . . Ah ! malheureux j'ai trop longs-temps vécu !

CESAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu !
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence !
Tu crains d'étre mon Fils, ce nom ſacré t'offenſe !
Tu crains de me chérir, de partager mon rang !
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang.
Ah ! ce Sceptre du Monde, & ce Pouvoir Suprême,
Ce Céſar que tu hais, les vouloit pour toi-même.
Je voulois partager avec Octave & toi,
Le prix de cent Combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine.
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Céſar . . . .

CE,

CESAR.

Eh bien, mon Fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'ôses me nommer du tendre nom de Pere !

BRUTUS.

Si tu l'ès, je te fais une unique priere.

CESAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CESAR.

Ah ! barbare Ennemi, Tigre que je caresse,
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse,
Va, tu n'ès plus mon Fils. Va, cruel Citoyen,
Mon cœur desespéré prend l'exemple du tien.
Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la Nature.
Va, Césár n'est pas fait pour te prier en vain ;
J'aprendrai de Brutus à cesser d'être humain.
Je ne le connois plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille à mon courroux, je vais m'abandonner ;

Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner;
J'imiterai Silla, mais dans ces violences.
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, Va trouver tes indignes Amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe:
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en ès cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS. CIMBER. DECIME. CINNA. CASCA. LES CONJURES.

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La Maîtresse du Monde est aujourd'hui sans Maître?
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Decime. Encore une heure, & le Tiran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la Patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'Univers,
Mortels respectés Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos Amis, ils sonts prêts à te suivre,
A fraper, à mourir, à vivre, s'il faut vivre;
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore,
Lui ce fier Ennemi du Tiran qu'il abhorre,
Lui qui prît nos sermens, qui nous rassembla tous,
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le Gendre de Caton tarde bien à paroître.
Seroit-il arrêté? César peut-il connoître?....
Mais le voici. Grands Dieux! qu'il paroît abbatu!

SCENE II.

CASSIUS. BRUTUS. CIMBER. CASCA. DECIME. CONJURES.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le Tiran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on và trancher sa vie,
Il se confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous, ou du Tiran, c'est la mort, qui s'aprête,

Nous

Nous pouvons tous périr : mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête ;

Je vais t'épouventer par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à Vous, à nos Neveux,
Au bonheur des Mortels, & j'avois choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure,
L'honneur du premier coup à mes mains est remis :
Tout est prêt. Aprenez que Brutus est son Fils.

CIMBER.

Toi, son Fils !

CASSIUS.

De César !

DECIMUS.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen secret à César fut unie,
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, Fils d'un Tiran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;

Ton cœur est trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, Amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes-sermens les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assés fort,
Assés Stoïque, assés audessus du Vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissés les yeux?
Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abime?
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! & prompt à t'ètonner....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirois: Va, sers; sois Tiran sous ton Pere:
Ecrase cet Etat que tu dois soutenir:
Rome aura desormais deux Traîtres à punir;
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce Héros armé contre la Tirannie,
Dont le cœur infléxible au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.

Ecoute,

Ecoute, tu connois avec quelle furie,
Jadis Catilina menaça sa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand Criminel
Dut à la Liberté porter le coup mortel:
Si lorsque le Sénat eût condamné ce Traître,
Catilina pour Fils t'eut voulu reconnoitre;
Entre ce Monstre & nous forcé de décider,
Parle: Qu'aurois-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté:
C'est l'Arrest du Sénat: Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la Nature?
Un seul mot de César a-t'il éteint dans toi,
L'amour de ton Païs, ton devoir, & ta foi?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
En t'avouant pour Fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? En ès-tu moins Romain?

Nous

Nous dois-tu moins, ta vie, & ton cœur, & ta main ?
Toi, ſon Fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta Mere ?
Chacun des Conjurés n'eſt-il donc plus ton Frere ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un Tiran, vil eſclave d'amour
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
Laiſſe-là les erreurs, & l'hymen de ta Mere,
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton Pere.
Tu lui dois ta vertu : ton ame eſt toute à lui ;
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui.
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde ;
Et tu n'as de Parens que les Vengeurs du Monde.

BRUTUS.

Et vous, braves Amis, parlez, que penſez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'auroit point eu des Enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi, pourquoi t'en raporter ?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée,

Li-

Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous céle rien : ce cœur s'est ébranlé ;
De mes Stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon Pere,
Pleurant d'être son Fils, honteux de ses bienfaits,
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits,
Voyant en lui mon Pere, un coupable, un grand homme,
Entraîné par César, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, sachés que je l'estime.
Son grand cœur me séduit au sein même du crime,
Et si sur les Romains quelqu'un pouvoit régner,
Il est le seul Tiran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point : ce nom que je déteste,
Ce nom seul de Tiran l'emporte sur le reste.
Le Sénat, Rome, & Vous, vous avez tous ma foi.
Le bien du Monde entier me parle contre un Roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle,
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidelle.
César me va parler, que ne puis-je aujourdhui
L'attendrir, le changer, sauver l'Etat & lui !
Veuillent les Immortels s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe, un pouvoir qui le touche !

Mais

Mais si ne j'obtiens rien de cet Ambitieux
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon Païs pour mon pere,
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévere,
Qu'a l' Univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur, ou d'admiration.
Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considere point le reproche, ou la gloire;
Toujours indépendant, & toujours Citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, & nos Dieux.

SCENE III.

BRUTUS.

VOICI donc le moment où Cesar va m'entendre;
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, Grands Dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chere,

Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon Pere.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu
O Mânes de Caton, ſoûtenez ma vertu.

SCENE IV.

CESAR. BRUTUS.

CESAR.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu Fils de Céſar?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'ès de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter!
N'as-tu voulu me voir, que pour mieux m'inſulter?
Quoi! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du Monde ſoûmis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur!
De quel œil vois-tu donc le Sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même;
Mais peux-tu me haïr?

BRU-

BRUTUS.

Non, César; & je t'aime,
Mon cœur par tes Exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux Dieux de voir qu'un si grand Homme;
Fût à la fois la Gloire, & le Fleau de Rome.
Je déteste César avec le nom de Roi:
Mais César Citoyen seroit un Dieu pour moi;
Je lui sacrifierois ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La Tirannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton Fils.
Veux-tu vivre en effet le Premier de la Terre,
Jouïr d'un droit plus saint, que celui de la Guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que César?

CESAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la Terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, sois Romain, renonce au Diadême.

CESAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Silla même.
Long-tems dans notre sang Silla s'étoit noyé,
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet Assassin illustre entouré de Victimes,
En descendant du Trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner, César, fais encor plus.
Que servent desormais les graces que tu donnes,
C'est à Rome, à l'État qu'il faut que tu pardonnes.
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soûmis;
Alors tu sais régner, alors je suis ton Fils.
Quoi! je te parle en vain!

CESAR.

Rome demande un Maître,
Un jour à tes dépends tu l'aprendras peut-être.
Tu vois nos Citoyens, plus puissants que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos Loix:
La Liberté n'est plus que le droit de se nuire;
Rome qui détruit tout, semble enfin se détruire;
Ce Colosse effrayant dont le Monde est foulé;
En pressant l'Univers, est lui-même ébranlé.
Il panche vers sa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
Enfin depuis Silla, nos antiques Vertus

Les

Les Loix, Rome, l'Etat sont des noms superflus.
Dans nos tems corrumpus, pleins de Guerres civiles,
Tu parles comme au tems dés Déces, des Emiles;
Caton t'a trop séduit, mon cher Fils, je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'Etat & toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au Vainqueur de Caton, au Vainqueur de Pompée,
A ton Pere qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon Fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la Nature.
Tu ne me réponds rien: tu détournes les yeux.

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, grands
Dieux!
César....

CESAR.

Quoi! tu t'émeus! ton ame est amolie!
Ah! mon Fils.

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n' aspire en secret à te percer le sein?

Il se jette à ses genoux.

Que le salut de Rome, & que le tien te touche;
Ton Génie allarmé te parle par ma bouche,

Il

Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.
Céſar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un Fils, qui frémit, & qui t'aime,
Qui te préfére au Monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebutes pas.

CESAR.

Malheureux, laiſſe-moi!
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Croi moi, ne ſois point inſenſible.

CESAR.

L'Univers peut changer ; mon ame eſt infléxible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe?

CESAR.

Oui. Tout eſt réſolu.
Rome doit obeïr, quand Céſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CESAR.

Eh, quoi! D'où viennent tes allarmes?
Demeure encor mon Fils. Quoi, tu verſes des larmes!
Quoi, Brutus peut pleurer! Eſt-ce d'avoir un Roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!

Que ne puis-je à ce point aimer ma République!

SCENE V.

CESAR. DOLABELLA. ROMAINS.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton Ordre au Temple est arrivé:
On n'attend plus que toi; le Trône est élévé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie, & leurs suffrages,
Vont prodiguer l'Encens au pié de tes Images:
J'amene devant toi la foule des Romains;
Le Sénat va fixer leurs esprits incertains.
Mais si César croyoit un vieux Soldat qui l'aime,
Nos présages affreux, nos Devins, nos Dieux même,
César différeroit ce grand évenement.

CESAR.

Quoi! lorsqu'il faut regner, differer d'un moment!
Qui pourroit m'arrêter, moi?

DO-

DOLABELLA.

Toute la Nature
Conſpire à t'avertir par un ſiniſtre augure :
Le Ciel qui fait les Rois, redoute ton trépas.

CESAR.

Va : Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le Ciel de mon ſort à ce point s'inquiette :
Qu'il anime pour moi la Nature muette,
Et que les Elémens paroiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années,
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des Ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auroient point conſpiré leur vengeance ?

CESAR.

Ils n'oſeroient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendroient mépriſable, & me défendroient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome, il ſaut que Céſar vive,
Dans le Sénat au moins, permets que je te ſuive.

CESAR.

Non. Pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, Ami, le moment arrêté,
Qui change ſes deſſeins découvre ſa foibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe ;
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir, que de craindre la mort.
Allons..

SCENE VI.

DOLABELLA. ROMAINS.

DOLABELLA.

Chers Citoyens, quel Héros ! Quel courage
De la Terre & de Vous méritoit mieux l'hommage ?
Joignés vos vœux aux miens, Peuples qui l'admirés,
Confirmés les honneurs, qui lui ſont préparés.
Vivés pour le ſervir, mourés pour le défendre.....

Quelles clameurs ! ô Ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURE'S *derriére le Théâtre.*

Meurs, expire ; Tiran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah ! courons le sauver.



SCÉNE VII.

CASSIUS, LES CONJUREZ, un Poignard à la main. DOLABELLA. ROMAINS.

CASSIUS.

C'En est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondés-moi, frapons, perçons ce Traître.

CASSIUS.

Peuples, imités-moi : vous n'avés plus de Maître.
Nation de Héros, Vainqueurs de l'Univers,
Vive la Liberté, ma main brise vos fers.

DOLABELLA *au Peuple.*

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand Homme !

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome.
Il vous asservit tous, son sang est répandu.

Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rempant, d'un ſi foible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage ?
Quel eſt ce vil Romain qui veut avoir un Roi ?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un Tiran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du Monde entier, de Rome heureux Enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paroître,
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon Maître ;
Qu'il a ſervi ſous lui dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'Ecôle du crime & dans l'art des Tirans.
Il vient juſtifier ſon Maître & ſon Empire,
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix:
Telle eſt la Loi de Rome, & j'obéïs aux Loix.
Le Peuple eſt deſormais leur organe ſuprême,
Le Juge de Céſar, d' Antoine, de moi-même,
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus,
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus ;
Je les veux affermir ; je rentre au Capitole ;
Brutus eſt au Senat ; il m'attend & j'y vole.

Je

Je vais avec Brutus en ces murs desolez,
Rapeller la Justice & nos Dieux exilez:
Etouffer des Méchans les fureurs intestines;
Et de la Liberté réparer les ruïnes.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux?
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & sur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous accuse: que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ferments sacrez.

ROMAINS.

Aux Vengeurs de l'Etat, nos cœurs sont assurez.

SCENE VIII.

ANTOINE. ROMAINS.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paroît,

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t'il nous dire.

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire?

UN AUTRE.

Il aimoit trop César.

ANTOINE.

Montant à la Tribune aux Harangues.

Oui je l'aimois, Romains,
Oui j'aurois de mes jours prolongé ses destins.
Helas! vous avez tous pensé comme moi-même,
Et lorsque de son front ôtant le Diadême,
Ce Héros à vos Loix s'immoloit aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Helas! je ne viens point célébrer sa mémoire,
La voix du Monde entier parle assez de sa gloire;
Mais de mon desespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les faloit verser quand Rome avoit un Maître.
César fut un Héros, mais César fut un Traître.

AUTRE ROMAIN.

Puis qu'il étoit Tiran, il n'eût point de vertus;
Et nous aprouvons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses Meurtriers, je n'ai rien à vous dire,
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire,
De votre Dictateur ils ont percé le flanc,
Comblés de ses bienfaits ils sont teints de son sang;

Pour

Pour forcer des Romains à ce coup deteſtable
Sans doute il falloit bien que Céſar fût coupable.
Je le crois, mais enfin Céſar à t'il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix?
A t'il gardé pour lui le fruit de ſes Conquêtes,
Des dépouilles du Monde il couronnoit vos têtes.
Tout l'Or des Nations qui tomboient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon Char de Triomphe il voioit vos allarmes;
Céſar en deſcendoit pour eſſuyer vos l'armes.
Du Monde qu'il ſoumit, vous triomphéz en paix
Puiſſants par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payoit le ſervice, il pardonnoit l'outrage.
Vous le ſavez, Grands Dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le Monde à gouverner,
Vous ſavez, ſi ſon cœur aimoit à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Helas! ſi ſa grand' ame eût connu la vengeance,
Il vivroit & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes Meurtriers il verſa ſes bienfaits
Deux foix à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus.... où ſuis-je ô Ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je ſuccombe, & mes ſens interdits....

Bru-

Brutus son Assassin... ce Monstre etoit son Fils.

ROMAINS.

Ah Dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui Brutus est son Fils, mais vous qui m'écoutez.
Vous étiés ses Enfans dans son cœur adoptez.
Helas! Si vous saviez sa volonté derniére.

ROMAINS.

Quelle est-elle: parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritiére.
Ses tresors sont vos biens, vous en allez jouïr;
Au delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimoit, c'est pour vous qu'en Asie
Il alloit prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disoit-il, Peuple Roi, que je sers,
Commandez à César; César à l'Univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait d'avantage?

ROMAINS.

Ah! Nous les détestons, ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le Pere de l'Etat.

AN-

ANTOINE.

Votre Pere n'eſt plus; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand Homme,
L'honneur de la Nature & la gloire de Rome.
Romains priverez-vous des honneurs du Bucher
Ce Pere, cet Ami, qui vous étoit ſi cher?
On l'apporte à vos yeux.

Le fond du Théatre s'ouvre, des Licteurs apportent le corps de Céſar, couvert d'une Robe ſanglante. Antoine deſcend de la Tribune & ſe jette à genoux auprès du corps.

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte:
Voilà ce Dieu vangeur idolâtré par vous,
Que ſes Aſſaſſins même adoroient à genoux;
Qui toujours votre apui dans la paix dans la guerre,
Une heure auparavant faiſoit trembler la Terre.
Qui devoit enchaîner Babylone à ſon Char;
Amis, en cet état connoiſſez vous Céſar?
Vous les voyés, Romains, vous touchez ſes bleſſures,
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
Là Cimber l'a frappé, là, ſur le grand Céſar,
Caſſius & Decime enfonçoient leur poignard.

Là,

Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
A fouillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César le regardant d'un œil tranquille & doux
Lui pardonnoit encor en tombant sous ses coups.
Il l'appeloit son Fils; & ce nom cher & tendre
Est le seul qu'en mourant, César ait fait entendre,
O mon Fils! disoit-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les Dieux
Devoient exterminer avant ce coup affreux!

Autres Romains en regardant le corps dont ils sont proche.

Dieux son sang coule encore!

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance;
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous Romains,
Marchez, suivez moi tous, contre ses Assassins.
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des Brandons du Bucher qui va le mettre en cendre
Embrasons les Palais de ces fiers Conjurez
Enfonçons dans leur sein nos bras desesperez;
Venez, dignes Amis, venez Vangeurs des crimes,
Au Dieu de la Patrie immoler ces Victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas,
Nous

Nous jurons par son sang de vanger sont trépas ;
Courons.

ANTOINE à DOLABELLA.

Ne Laissons pas leur fureur inutille
Précipitons ce Peuple inconstant & facile,
Entraînons-le à la guerre & sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le vanger.

FIN.



